

Victor Guillermin, acteur et témoin des deux guerres mondiales¹

C'est l'histoire d'un inconnu, Victor Guillermin, acteur et témoin des deux guerres mondiales. Mobilisé durant la Grande Guerre en Belgique et sur le front d'Orient, cet ingénieur lorrain, devenu plus tard secrétaire général d'une entreprise sidérurgique de Longwy, a écrit un nombre impressionnant de pages durant les heures sombres des conflits du siècle passé. Il laisse derrière lui un précieux témoignage, découvert par hasard², composé de deux ensembles distincts.

Le premier, relatif aux carnets de guerre 1914-1918, est constitué de sept carnets de poche en cuir, format 14 x 9, à petits carreaux où l'écriture, fine et serrée, reste très lisible. Ces feuillets couvrent sans interruption la période du 1^{er} août 1914 au 3 septembre 1917. Victor Guillermin est alors rapatrié de Salonique à Decazeville. La plupart des carnets portent un titre, comme De tout un peu, Souvenirs de guerre ou encore Les réflexions d'un philosophe.

Plus hétérogène, le deuxième ensemble contient les « Cahiers » et « Agendas » de 1939-1948. Les écrits sont alors répartis sur trois supports distincts. Un ensemble de trois cahiers d'écolier portant les numéros 1, 3 et 6, rédigés entre le 23 août 1939 et le 10 juin 1945 et intitulés Ce que j'ai vu, comment je l'ai vu. Trois cahiers ont disparu mais les lacunes de cette série sont comblées par la continuité du second ensemble. Une série de huit agendas, « un jour à la page », qui couvrent de façon quasi continue la période de 1941 à 1948 et forment un volume total de plus de 3 000 pages avec des notes sur des sujets divers. Ils sont relativement proches des cahiers, à tel point qu'il est difficile de comprendre ce qui justifiait le choix de l'un ou l'autre support. Enfin un cahier d'écolier isolé entièrement consacré à la marche de l'entreprise du 10 octobre 1940 au 23 février 1945.

Ces journaux, présentés ici, ont fait l'objet de deux mémoires de maîtrise d'histoire, soutenus en 2000 et 2001³.

¹ Voir le dossier consacré au fonds Victor Guillermin (cote IHTP : ARC 091) dans le *Bulletin de l'IHTP*, n° 73, mai 1999.

² Par Dominique Brouchon, historien de formation, qui a confié ces documents à l'IHTP.

³ Yves Couant, *La Grande Guerre de Victor Guillermin : Étude de ses carnets de combattant*, mémoire de maîtrise sous la direction de Rosemonde Sanson et Christophe Charle, Paris-I Panthéon Sorbonne, juin 2000 ; Anne Thomazeau, *Un ingénieur français et son entreprise : les hauts fourneaux de la Chiers pendant la Seconde Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise sous la direction de Michel Lescure, Paris-X Nanterre, juin 2001.

La Grande Guerre de Victor Guillermin⁴

Yves Couant

1^{er} août 1914, la guerre commence. Victor Guillermin entame son premier carnet, conscient d'être engagé dans une aventure exceptionnelle dont il se doit de noter l'enchaînement des événements. Le 3 août, il retrouve le 279^e régiment d'infanterie à Neufchâteau. Les phrases sont brèves, précises concernant les horaires et lieux successifs. Elles témoignent en revanche d'une grande pudeur. Pas d'allusion aux adieux à la famille. Aucune trace d'angoisse ou d'enthousiasme à l'idée d'entrer en guerre. Victor Guillermin semble résigné et part simplement effectuer son devoir. Le régiment n'a pas encore connu son baptême du feu. La réalité de la guerre s'avère trop nouvelle pour faire l'objet de commentaires personnels. Alors que soldats et officiers pensent être engagés dans une guerre courte, la durée du conflit les amène à écrire. Des milliers d'anonymes prennent la plume pour décrire leurs sentiments, crier leur colère et dire leur souffrance. Victor Guillermin est de ceux-là. Âgé de presque 26 ans, ingénieur à Decazeville, c'est un homme relativement mûr quand débute la guerre. Il entre en campagne fort d'une culture et d'une sensibilité patriotique forgées depuis sa naissance.

Itinéraire d'avant-guerre

Issu d'un milieu modeste, il naît en 1888 à Saint-Pont, petit village de l'Allier. Ses deux parents travaillent. Le jeune Victor reçoit une éducation stricte dans cette famille provinciale, catholique et attachée à la terre. On lui inculque le sens du devoir et la valeur du travail. Dès l'école primaire il se révèle un enfant studieux. Il entre ensuite, au début des années 1900 au lycée Henri Poincaré de Nancy, où il est inscrit dans la section C, latin sciences. Il se construit alors une culture générale à dominante scientifique, mais baignée des humanités classiques. Il apprend à penser, se forge un esprit critique, empreint de positivisme. Armé du baccalauréat, il se destine à devenir ingénieur, et intègre l'École nationale supérieure des Mines de Saint-Étienne. Sa culture classique, exercée à la réflexion critique, s'enrichit de savoirs techniques. Son diplôme obtenu, Guillermin, âgé de 24 ans, doit effectuer une année de service militaire. Sa formation d'ingénieur se complète alors d'une instruction d'élève officier, durant laquelle il montre un intérêt certain pour la cause nationale. Le 25 juillet 1912, il est promu sous-lieutenant de réserve au 79^e régiment d'infanterie. Son dossier militaire⁵ ne tarit pas d'éloges à son égard. Au terme de son service, le 1^{er} août 1913, le colonel Bonneville du 79^e écrit : « Officier de réserve d'une incontestable valeur, M. Guillermin est aujourd'hui parfaitement préparé au

⁴ Bien que ce dossier fasse principalement référence à la Seconde Guerre mondiale, il semble difficile de séparer les deux ensembles constitutifs de ce fonds et de n'en présenter qu'une partie. Ils sont complémentaires, voire même indissociables, liés à la fois par l'écriture et le témoignage.

⁵ Archives du SHAT, dossier militaire personnel de Guillermin, 8 YE 21.174.

commandement d'une section de mitrailleuses qu'il a exercé pendant 6 mois avec une très réelle compétence. Libéré du service actif le 1^{er} juillet 1913, doit rendre les meilleurs services dans la réserve. » Prêt techniquement, il connaît son arme et sa personnalité rigoureuse laisse penser qu'il saurait diriger des hommes en cas de conflit. L'éventualité de la guerre est présente dans les esprits. Mais ce n'est encore qu'une réalité virtuelle. Un an plus tard, la France bascule et Guillermin, comme des millions de combattants, est embarqué dans cette folie meurtrière. Durant trois ans, du 1^{er} août 1914 au 3 septembre 1917, jour où il regagne son poste d'ingénieur à Decazeville, nous découvrons dans sept carnets de poche, format 9 x 14 cm, la chronique quotidienne de sa campagne : la Grande Guerre de Victor Guillermin, vécue de l'intérieur.

De la guerre officielle à la guerre singulière

Impossible cependant de suivre un individu perdu dans la masse des soldats, sans connaître la trame des combats auxquels il a participé. Les sources militaires (notamment des Journaux de Marche et Opérations (JMO) des régiments) constituent des archives indispensables. Recoupés par d'autres sources, comme les journaux de combattants, ils permettent d'avoir une vision assez juste de la situation militaire générale. Ils aident également l'historien à s'assurer de la véracité des récits.

Dans ces JMO manque néanmoins l'essentiel : l'élément humain. L'histoire doit tenir compte des peines, des angoisses, des haines, des colères, des désirs et des jugements : en somme, de toute la philosophie de guerre du poilu. Elle seule parvient à expliquer comment les combattants ont pu tenir et endurer des souffrances qu'on n'avait jamais supportées alors au combat. Elle révèle ce consentement à la violence, prélude de notre histoire contemporaine. Cette philosophie de guerre du poilu est absente des sources militaires. Soulignons dès lors l'opposition majeure entre la guerre impersonnelle, telle que nous la découvrons dans les comptes rendus militaires et la guerre personnelle, celle des témoignages écrits des poilus, où toute la souffrance physique et surtout mentale est narrée.

Encore faut-il s'assurer de la sincérité du témoignage. Victor Guillermin avait-il qualité pour parler en témoin ? Quels sont les critères d'un bon témoignage ? La guerre fonde la définition du combattant sur l'exposition au danger. Les hauts commandants d'états-majors, éloignés des lignes, sont exclus d'emblée. Un témoignage de guerre doit être l'œuvre d'un combattant, véritable témoin visuel du feu, sachant décrire ses sensations propres et observer celles des autres. Il doit être à même de donner des précisions topographiques sur son secteur, sans détailler les faits militaires dont il ne peut avoir une connaissance exacte.

Victor Guillermin, appelé à diriger une compagnie de mitrailleurs a bien connu la réalité de la guerre, comme le confirme l'étude des JMO des régiments dont il faisait partie et sa chronique journalière. Il avait donc bien qualité pour parler en témoin ;

un témoin bien sûr singulier, dont l'écriture reflète les traits de la personnalité et de la vision particulière.

Souffrances et misères du fantassin

Dès le 1^{er} août débute ainsi son apprentissage de la vie au front, où les soldats sont d'abord les victimes impuissantes du climat. Les souffrances le plus souvent relatées sont les misères quotidiennes liées à la pluie et à son corollaire la boue. La pluie inonde autant que les obus qui pleuvent du ciel. Guillermin utilise cette métaphore de la pluie d'obus. L'emploi des mêmes termes pour décrire deux réalités différentes traduit bien le sentiment éprouvé par tous devant ces deux fléaux. La pluie devient sous la plume de Guillermin une entité vivante au pouvoir maléfique : « [...] l'eau pénètre sournoisement [...] »⁶. Elle fait souffrir le corps et l'esprit. Les rigueurs climatiques deviennent des facteurs à surmonter. C'est toute la collectivité qui est touchée. Aussi emploie-t-il souvent le pronom personnel « nous » pour décrire l'adaptation et l'insensibilité nécessaire des combattants face aux contingences du climat.

Pire que la pluie, la boue constitue le leitmotiv des plaintes des soldats, qui lui consacrent de nombreux passages. Il écrit en novembre 1916 :

« Toujours l'in vraisemblable boue qui, dans ce pays rasé complètement, se produit à la moindre pluie. Cela colle aux pieds comme de la colle de pâte épaisse. Arrivés au bivouac à 8 heures. Je suis épuisé ; les hommes le sont plus encore. Monté la tente et dormi comme une souche jusqu'à 13 heures, déjeuné et dormi encore un peu après. Je ne me suis pas lavé depuis quatre jours, je n'ai même pas le courage de me laver pour me décrasser. »⁷

Les soldats deviennent des « bêtes », éreintés par la fatigue : difficile de trouver le repos avec l'inconfort de la vie dans les tranchées.

Comme bien des soldats, le lieutenant Guillermin exprime la grande précarité dans laquelle il vit. Le 9 décembre 1914, il retourne dans les tranchées face à Ablin Saint-Nazaire. Il décrit alors avec précision le type d'abri dont il jouit en tant qu'officier :

« On n'entre chez moi qu'en rampant : la porte n'a pas plus de 50 cm de haut et 70 cm de large. À l'intérieur les murs de terre de l'habitation classique du troglodyte. Le plafond est fait de toile de tente surmontée elle-même de rondins et de claies et enfin le tout recouvert de terre et de paille. Une litière de paille constitue le plancher, des niches dans les parois servent de bougeoir et de garde-manger ; le tout n'est peut-être pas très, très confortable, mais enfin c'est suffisant pour attendre sans une impatience trop vive le moment où l'on ira se reposer à l'arrière. »⁸

⁶ *Carnet* 1, samedi 19 septembre 1914.

⁷ *Carnet* 6, mercredi 1^{er} novembre 1916.

⁸ *Carnet* 2, jeudi 10 décembre 1914.

Guillermin porte ensuite son regard vers l'extérieur où se dressent une dizaine de croix de bois, témoins de la mort qui a frappé des chasseurs lors d'une attaque récente. La tranchée ennemie n'est qu'à 250 mètres. Quiconque se montre est assuré d'être atteint par une balle. La vie est rythmée par les détonations sourdes des coups de canons, suivies du bruit plus atténué de l'éclatement des projectiles.

Au front, dès leur réveil, les hommes éprouvent la douloureuse sensation de faim à laquelle s'ajoute le manque de sommeil. Quand ils ne sont pas sous la mitraille, travaux, manœuvres et marches sont en effet leur lot quotidien. Privilégié par son statut d'officier qui lui permet de faire souvent les étapes à cheval, Guillermin mesure néanmoins la souffrance des soldats, particulièrement sur le front d'Orient où il débarque en octobre 1915. Il entre davantage en empathie avec ses hommes et relève le mercredi 13 septembre 1916 :

« Parfois, il en est un qui ne peut plus aller : il laisse choir son sac sur le bord de la route et se couche, laissant la colonne glisser près de lui, mais il rencontre derrière le bataillon le médecin-major du bataillon qui l'interpelle : "quelle compagnie ?" Si le poilu répond 5^e ou 11^e, le médecin passe sans mot dire, ce n'est pas son bataillon ! Chacun sait que les hommes de sciences se spécialisent volontiers ! Mais si le pauvre être gisant répond 1^{re} ou 2^e, la réplique ne tarde pas : "Marche !" "M'sieur le major, je..." "Marche, je te dis !" "Mais j'ai un pied qui..." "J'm'en fous, marche". »⁹

La cruauté de l'ordre entendu est sensible à Guillermin. Même le médecin semble être sorti de son rôle d'écoute soignante.

L'horreur des combats : écrire l'indicible

Officier, l'auteur peut supporter plus facilement ces épreuves. Vivant avec ses hommes, il est cependant la même cible impuissante sous les bombardements. Il arrive qu'il écrive sous le feu, comme ce vendredi 2 octobre 1914 : « La mitraille fait rage, les schrapnells éclatent de tous côtés, les gros obus allemands soulèvent des masses de terre à droite et à gauche, et pourtant j'écris mes mémoires. »¹⁰

Le plus souvent, Guillermin relate ses combats *a posteriori*. Il semble refouler l'horreur dont il est témoin. L'écriture apparaît alors comme une thérapie, un exutoire à son traumatisme. Ainsi le 24 novembre 1914, dans un texte intitulé « Souvenirs », il fait le récit de l'attaque de Courbesseaux où il fut blessé par balles au genou droit et à l'avant-bras, le 25 août 1914. Trois mois séparent les faits du moment de l'écriture ; mois nécessaires pour évacuer ce souvenir douloureux. Cette narration d'un événement fait appel à sa mémoire, fidèle mais sélective, peut-être déformante et forcément influencée par le vécu ultérieur. « Courbesseaux, Courbesseaux, morne plaine !...C'est à peine une parodie et le nom changé ne change pas la chose ! »¹¹. Ainsi débute-t-il son texte par cette allusion au poème de Victor Hugo sur Waterloo. Tout son récit est imprégné de l'influence hugolienne. L'auteur met en scène progressivement l'action. Il plante le décor, met en relief le terrain nu, lieu du drame. Les soldats touchés ont « les yeux fous, hagards ».

⁹ *Carnet* 5, mercredi 13 septembre 1916.

¹⁰ *Carnet* 1, vendredi 2 octobre 1914.

¹¹ *Carnet* 1, mardi 24 novembre 1914.

Avec une rigueur scientifique, cet ingénieur des Mines construit ses observations et ses réflexions de manière souvent rhétorique. Les réminiscences littéraires prégnantes à travers l'ensemble des carnets s'inscrivent dans un double et incessant mouvement : elles jaillissent spontanément sous la plume de cet officier cultivé ; mais parallèlement, il paraît s'en nourrir pour mieux assurer sa dynamique intérieure et sa « survie ». Ces multiples références permettent à Guillermin d'écrire l'indicible. Animé par l'idée de devoir patriotique, surtout au début de la guerre, il exprime parfois l'effroi de certaines visions macabres.

« Et l'horreur infinie du champ de bataille, qui la dira ? Baudelaire est bien pâle à côté de ces visions dantesques : des files, des paquets d'hommes, des isolés, gisant dans les positions les plus diverses, la peau ne tient plus aux chairs, et ces chairs elles-mêmes ont disparu, les visages sont absolument méconnaissables, ils ont pris une teinte gris verdâtre [...]. »¹²

Combattre l'angoisse de la mort

Guillermin est contraint de devenir un guerrier, de s'habituer à cette violence. Mais il se veut témoin, et doit garder une trace de cette horreur. En outre, coucher sur papier ces images insupportables lui permet de les exorciser. Fréquemment, les enterrements des combattants du régiment lui rappellent la perspective de sa propre mort. Le mardi 17 octobre 1916, Guillermin relate par exemple la cérémonie funéraire du lieutenant Bonneli, tué la veille. N'évoquant pas ses émotions propres, l'auteur imagine celles des autres :

« Pauvre Grizot ! Il fait pitié : deux rides profondes sont creusées de chaque côté de sa bouche, et se rejoignent sous le menton, il a des yeux affolés, et je le “sens” qui pense : “Non ! Pas moi ! Pas moi !... Ils meurent donc tous ? Mais moi je ne veux pas mourir, je ne veux pas ! Ce n'est pas encore mon tour, c'est idiot cette guerre” ! »¹³

Confiant en sa bonne « étoile »¹⁴, Guillermin s'appuie sur ses connaissances mathématiques et prétend mesurer le danger : pour combattre son angoisse, il se raccroche à sa « théorie des probabilités »¹⁵, qui n'a que l'apparence du rationnel dans son désir de maîtriser le fortuit. La mort de son camarade Desbois, jeune philosophe issu de l'École normale supérieure, avec lequel il entretenait une fraternité intellectuelle, vient cependant lui rappeler son impuissance sous les obus. L'insensibilité apparente du soldat n'existe que face à la mort anonyme.

¹² *Carnet 1*, jeudi 17 septembre 1914.

¹³ *Carnet 5*, mardi 17 octobre 1916.

¹⁴ *Carnet 1*, dimanche 22 novembre 1914.

¹⁵ *Carnet 5*, jeudi 5 octobre 1916.

Un patriote devenu antimilitariste

Guillermin est un officier animé par un grand sens du devoir et attaché à un fort sentiment national. Critique à l'égard des Alliés, il condamne davantage encore l'absence d'organisation française. Porteur d'une vision positive de l'armée avant le conflit, son expérience de la guerre et le comportement de certains officiers le rendent foncièrement antimilitariste. Il dénonce le décalage entre les officiers d'état-major et ceux qui jusqu'au grade de capitaine sont vraiment au front, conscients des réalités pratiques. Les ordres donnés sur papier semblent ne pas tenir compte de facteurs essentiels liés à la topographie ou aux conditions climatiques. Son indignation devant l'incompétence des états-majors, perçus comme des bureaucrates, s'exacerbe en Orient.

Posté à plusieurs kilomètres des lignes, l'état-major, peuplé de « scribes » prétentieux en tenue soignée, qui ne cherchent pas à fraterniser avec les officiers de troupes, ne peut en aucune manière connaître la guerre et mener efficacement la bataille. Et Guillermin de l'apostropher : « Oui, monsieur l'officier d'état-major, j'ai bien dit en toute première ligne, car il n'y a que là qu'on juge du combat, et déjà vers le colonel on ne sait plus de quoi il retourne. »¹⁶. Sa haine de l'état-major se teinte d'une haine des vieux, toujours plus virulente : « Notre génération est écrasée par la sénilité : nous sommes dominés par les vieux, et nos plus belles envolées, nos idées les plus fécondes, demeurent étouffées sous le poids de l'âge. »¹⁷ L'expression de son antimilitarisme atteint son paroxysme en décembre 1916. Laminé par la guerre, persuadé que la défaite est inéluctable, il note : « Je deviens révolutionnaire et j'en arrive à souhaiter le massacre général de tous nos chefs [...] »¹⁸

Témoigner pour l'histoire

Cette amertume se retrouve aussi envers l'arrière ; l'arrière chéri et détesté, à ses yeux complice de la misère des combattants. Guillermin juge avec sévérité cette population non combattante, insouciante des réalités de la guerre ; une population parfois hostile aux soldats alors qu'elle devrait leur témoigner une grande considération. Il appréhende l'incompréhension et l'ignorance de la population devant la tragique condition des poilus. Sa plus grande hantise est l'oubli. Car il faut que l'arrière sache, il faut témoigner des souffrances quotidiennement endurées, il faut décrire la promiscuité et la laideur de la guerre, tenter d'exprimer l'inavouable horreur qu'inspirent les combats, la mort sans cesse présente et l'angoisse de sa propre agonie. Dire aussi la terreur de se voir déchiqueté et infirme à jamais.

Le regard, l'oreille et la voix définissent le témoin, qui est une présence personnelle, singulière mais dans laquelle chaque combattant doit pouvoir se retrouver. En bon témoin, Guillermin sait observer et donner la parole à d'autres combattants. Il respecte leur ton propre. Faire parler les autres s'avère un relais narratif qui

¹⁶ *Carnet* 3, lundi 26 juillet 1915.

¹⁷ *Carnet* 7, mardi 12 décembre 1916.

¹⁸ *Carnet* 7, jeudi 7 décembre 1916.

rapproche de la vérité. Sous la violence des bombardements, il lui est souvent impossible de préciser la source de ses informations. Dans sa quête du vrai, il refuse de prendre à son compte ces faits rapportés et utilise des formules comme « on dit » ou encore « il paraît que ». Le centre de gravité de ses écrits est la volonté d'une analyse critique des faits ; l'exercice intellectuel permanent devient garant de sa survie.

Rares ont été les combattants de la Grande Guerre à avoir été capables de jeter un regard lucide sur les événements dans lesquels ils baignaient. Guillermin en faisait partie. Victime des fausses nouvelles et de ses propres préjugés (antisémitisme, misogynie...) mais s'évertuant à garder une distance avec les faits, il s'attache à élargir sa vision à un ensemble plus vaste pour en tirer des enseignements de grande portée. Il demeure néanmoins conscient des limites de son témoignage. « Comment veut-on que l'histoire soit écrite avec sincérité quand nous ne sommes même pas sincères avec nous-même ? »¹⁹. Guillermin souligne l'impuissance de l'histoire à pouvoir jamais rendre compte de cette expérience de guerre. Avec une éloquence empreinte de désespoir, il pose les questions sans réponse qui seront celles des futurs historiens de la Grande Guerre. Laissons-le donc conclure :

« Une question se pose : comment peut-on espérer connaître sinon la vérité historique tout entière, du moins une approximation suffisante de la vérité historique ? Je ne crois pas qu'on puisse espérer trouver des précisions réelles en dehors des carnets de route bien sincères qu'on publiera peut-être beaucoup plus tard. Et ce ne sera jamais qu'un tout petit coin du voile qui sera soulevé ! Comment passer de la vue forcément étroite du combattant à la vue d'ensemble des événements ? Comment savoir avec précision ce qui se passait au même moment et au même point des deux côtés de la barricade ? Nul ne peut savoir ! »²⁰.

¹⁹ *Carnet 7*, jeudi 30 novembre 1916.

²⁰ *Carnet 7*, jeudi 28 décembre 1916.

Un ingénieur et son entreprise dans la Seconde guerre mondiale

Anne Thomazeau

Durant la Seconde Guerre mondiale, Victor Guillermin ressent à nouveau le besoin de témoigner. Ses intentions sont alors explicites et clairement exprimées :

« Question : Pourquoi et pour qui ceci est-il écrit?

Réponse : Pour moi. Pour que si je voulais un jour savoir ce qu'ont pensé et vu les gens qui ont vécu cette guerre je trouve un témoignage permettant de suivre au jour les réactions personnelles d'un spectateur pris dans la foule et engagé en un point particulier dans la sarabande, pour lui à la fois proche et lointaine.

Il va de soi que ceci ne pourrait pas être publié, même dans 100 ou 200 ans. Outre que les réflexions que je puis faire n'auraient aucun intérêt pour le public, mes opinions toutes crues sur mes contemporains seraient le seul sel qu'un lecteur quelconque y trouverait, ce serait un peu maigre même pour un éditeur à court de copie.

Mais je crois que si je découvrais un vieux cahier poussiéreux sur la vie en Lorraine vers la fin du règne de Louis XIV j'aurais beaucoup de plaisir et de curiosité. C'est ce plaisir que je voudrais procurer à un curieux qui vivra dans deux siècles d'ici ; c'est sa curiosité que je cherche à satisfaire. Sa conception de la vie, tout au moins sa manière de vivre, seront probablement très différentes des nôtres. Il n'aura jamais entendu parler de moi, il ne saura rien de mes sentiments, de mon histoire, ce qui d'ailleurs l'intéressera peu. Il pensera seulement : "Comment un petit-bourgeois de cette époque réagissait-il au milieu des événements?" Je le lui dis tout de go.

Je me trouve évidemment être un cas particulier. Je ne prétends ni que les autres pensent et agissent comme moi ni qu'ils pensent et agissent autrement : ce sont là des choses que j'ignore. Je dis simplement : voici ce qu'un homme qui a tout juste cinquante et un ans a vu, voici comment il l'a vu et comment il l'a jugé. Je cherche à être de tout à fait bonne foi : ce n'est pas si commode!

En somme j'écris pour un philosophe, peut-être sympathique et intelligent, peut-être aussi bougon, borné et suffisant. »²¹

Si les intentions sont aussi clairement formulées, c'est surtout parce que la nature des écrits de Victor Guillermin est autre. Durant ce second conflit mondial de son existence, Victor Guillermin n'est pas sur le front et n'est pas atteint dans sa chair par les combats. Cette seconde série de carnets ne s'apparente donc pas à un journal de guerre et ne peut être étudiée de la même façon. Ses écrits peuvent, cependant, retenir l'attention de l'historien à plusieurs titres. En premier lieu, les écrits de Victor Guillermin sont instructifs sur la personne même de leur auteur et sur la vie quotidienne sous l'Occupation, ce qui constitue une approche classique du témoignage car la situation particulière de Victor Guillermin confère à ses écrits un intérêt plus vaste. En effet, en 1939, Victor Guillermin est secrétaire général de la Société anonyme des hauts fourneaux de la Chiers, dont le siège social est situé à Longwy. Son témoignage permet alors d'entrer dans l'intimité du cercle dirigeant,

²¹ *Cahier* 1, 24 septembre 1939.

non seulement de cette société, mais aussi de la sidérurgie lorraine, dont l'importance est évidente en cette période de guerre. Enfin, nous essaierons de montrer comment ces carnets peuvent aussi contribuer à une histoire des entreprises sous l'Occupation et ainsi éclairer les problématiques posées par la question de la collaboration économique.

Le témoin Victor Guillermin, un ingénieur dans la guerre

La richesse et la continuité des écrits de Victor Guillermin permettent de saisir un certain nombre des traits de caractère de leur auteur et, en particulier, de compléter le portrait dressé à l'aide de ses premiers écrits de guerre. Il apparaît comme un érudit curieux de tout et très pertinent, mais aussi comme un homme de principes, souvent méprisant envers ses semblables, et qui fait preuve d'une rigidité intransigeante, voire intolérante. C'est donc un solitaire, dont l'épouse vit, au moins en ces temps de guerre, dans leur maison de campagne à proximité de Vichy.

Au-delà de ces quelques traits de caractère, les écrits de Victor Guillermin entre 1939 et 1945 sont très marqués par la position sociale de l'auteur. Le regard de Victor Guillermin est souvent celui d'un ingénieur, inscrit dans les courants de pensée qui imprègnent alors le milieu des ingénieurs. Ainsi, les thèmes de rationalisation et d'organisation chers à Taylor ou à Fayol sont-ils présents de façon récurrente sous sa plume. Bien plus, Victor Guillermin semble adhérer aux théories développées par Georges Lamirand dans son *Rôle social de l'ingénieur*²², selon lequel l'ingénieur est une sorte d'intermédiaire entre patrons et ouvriers et son métier s'apparente à celui de l'officier. Enfin, l'intérêt de Victor Guillermin pour la comptabilité, les statistiques ou encore l'apprentissage est sans doute à lier aux idées en gestation sous Vichy et, depuis l'entre-deux-guerres, dans le milieu en plein essor des technocrates modernisateurs.

Victor Guillermin, inséré dans les cercles de sociabilité de sa profession et dans le réseau des notables longoviciens, participe activement aux réunions d'anciens élèves de son école, les Mines de Saint-Étienne. Il prend aussi part aux réunions fondatrices de l'Association des cadres dirigeants de l'industrie (ACADI), dont l'importance après-guerre est connue.

Cette insertion de Victor Guillermin dans les réseaux de sociabilité de sa profession et de son milieu fait de ses écrits une source précieuse sur ce que pouvaient être les conceptions et les grilles de lecture d'un ingénieur des années quarante.

Toutefois, Victor Guillermin écrit avant tout pour témoigner de la guerre et de la présence allemande. En 1939, il n'est que spectateur des opérations militaires mais la situation géographique de Longwy, en avant de la ligne Maginot, en fait un spectateur privilégié. Ses analyses de la « drôle de guerre » puis de la débâcle révèlent sa lucidité. En effet, il lui paraît clair que le commandement français est défaillant et en grande partie responsable, ce qui n'est pas sans rappeler ses écrits de 1914-1918,

²² Georges Lamirand, *Le Rôle social de l'ingénieur, scènes de la vie d'usine*, Paris, Éditions de la Revue des jeunes, 1937 (1^{er} éd. 1923). Georges Lamirand est secrétaire général chargé de la Jeunesse dans le gouvernement de Vichy de septembre 1940 à février 1943.

mais aussi *L'Étrange Défaite* de Marc Bloch²³. Il incrimine, en particulier, le grand âge de l'état-major, sans oublier Pétain : « En France, on cultive beaucoup les fossiles. Pétain a 84 ans, Weygand en a 73. On est allé les chercher pour nous tirer d'embarras. Dommage. Pour faire la guerre il faut être jeune. »²⁴

Si le patriotisme de Victor Guillermin le rend clairement hostile aux occupants, sa position sur le gouvernement et en particulier sur le Maréchal Pétain est plus difficile à cerner, en particulier avant 1942. Durant cette période, cet aspect n'est abordé qu'à travers quelques remarques sur les mesures prises par le régime et, en particulier, celles qui émanent des milieux modernisateurs. Toutefois, les écrits de Victor Guillermin laissent clairement apparaître la proximité entre ses idées et les aspects conservateurs de la Révolution nationale, résumés par les notions de « Travail, famille, patrie ». Ainsi ses remarques acerbes sur le goût des Français pour l'oisiveté, ou encore sur la famille et surtout les femmes. Pour Victor Guillermin, la place des femmes est au foyer, comme l'illustre sa vision des dactylographes :

« Le "métier" de dactylographe est une hérésie, outre les inconvénients qui naissent d'un mélange des sexes dans les bureaux. La femme doit être faite pour le foyer, la maison, l'homme pour gagner la vie du ménage. Mais il faut apprendre à la femme son métier de ménagère, de mère de famille, d'épouse. »²⁵

Cette misogynie est encore plus nette à propos du comportement des femmes avec les étrangers, Allemands, Américains, ou encore « nègres »²⁶. Peur d'une décadence de la nation, crainte que « les séquelles morales de la guerre [soient] épouvantables »²⁷, les idées de Victor Guillermin sont souvent celles d'un maréchaliste. De là à en conclure qu'il est pétainiste, il n'a qu'un pas qu'une étude plus fine interdit de franchir, comme le révèle avec netteté la véhémence critique écrite le 9 septembre 1942 :

« Pétain, une fois de plus, n'a rien compris à la guerre ; ses prévisions se sont révélées préhistoriques. Militaire incapable il a donc estimé qu'il était un politique très habile ; il passe maintenant son temps à s'occuper de questions sociales : un cerveau de 85 ans qui n'a jamais rien compris à sa spécialité est en effet très qualifié pour faire un apprentissage.

²³ Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Paris, Gallimard, 1990 (écrit en 1940).

²⁴ *Cahier 3*, 25 mai 1940.

²⁵ *Agenda 1942*, 25 août.

²⁶ « Les jeunes filles et les jeunes femmes de Longwy ne s'étaient pas privées du temps de l'occupation allemande de faire camarade avec l'occupant. Lorsque les Allemands partirent, on coupa les cheveux de deux ou trois et l'on n'y pensa plus. Avec les Américains, le rush est bien pire encore. Une bonne partie des filles de 16 à 25 ans de la région de Longwy couchent avec tous les Américains qui en veulent [...]. Et l'on doit s'estimer encore fort heureux lorsque ces filles ne se font pas défoncer par les nègres. Car il y a des contingents de nègres américains, et ces nègres, comme leurs compatriotes blancs, trouvent dans les filles de Longwy de quoi satisfaire tous leurs désirs. », *Cahier 6*, 6 janvier 1945.

²⁷ *Cahier 6*, 6 janvier 1945.

Quel sera le surnom de Pétain dans l'Histoire ?

L'un propose Philippe le Lâche, un autre Le Grand Eunuque, Un autre encore [...] Notre Zéro National, d'autres Le Fossoyeur de la France. »²⁸

Les écrits des jours qui suivent s'achèvent presque tous par une formule qui débute par ces mots : « À la manière de Philippe Pétain », suivis d'un florilège de critiques dont voici quelques exemples : « À la manière de Philippe Pétain : Une mauvaise paix est toujours préférable à une bataille, même gagnée » ou encore « À la manière de Philippe Pétain : Mieux vaut être un bœuf vivant qu'un héros mort. »²⁹

Ces critiques explicitent donc le point de vue de Victor Guillermin dont le patriotisme n'est pas celui de Pétain et qui ne partage pas la position de Vichy concernant les Juifs, même si ses écrits laissent entrevoir un certain antisémitisme latent, déjà sensible en 1914-1918. Finalement, ses convergences avec Vichy semblent plus être celles d'un homme de la droite catholique traditionnelle que celle d'un pétainiste convaincu.

Reste à savoir si son hostilité envers les Allemands et ses sévères critiques envers Pétain se sont traduites concrètement par un engagement dans la Résistance, comme le laisse entendre sa nécrologie dans le journal *La Montagne*³⁰ ? Il y est écrit : « Ce “soldat de l'ombre” demeura en 1940 à la tête de son usine afin de prendre une part active dans cette zone interdite à l'organisation d'un réseau de résistance. Action anonyme, méconnue, mais combien élogieuse et efficace. » Les carnets comportent quelques rares indices qui suggèrent que Guillermin se considère comme un résistant. Il raconte par exemple, que peu de temps avant la libération de Longwy, il a accueilli le colonel Choisy, qui semble être un membre important de la résistance locale, car ce dernier craignait de « ne pas être en sûreté à l'hôtel où il se ferait cueillir le cas échéant comme dans une souricière »³¹. Par ailleurs, lorsqu'il faut se « préoccupe[r] d'établir un dossier pour prouver que la Chiers eut toujours une sainte [*sic*] conduite durant la guerre », l'ingénieur-conseil de la Chiers demande « à F. de rassembler les “preuves” de l'heureuse action de la Chiers. Et il dit d'ajouter ce que j'ai pu faire personnellement de bien et que la Chiers m'a permis (*sic*!) de faire. »

Il n'en reste pas moins difficile d'attester d'un engagement actif de Victor Guillermin. Celui-ci, s'il semble apprécier le Général de Gaulle, porte par ailleurs des jugements sévères, sans doute liés à son anticommunisme, sur les mouvements de Résistance armée : les FFI « Forces Françaises de l'Intérieur, devenus pour une petite partie des éléments d'armée régulière et pour la très grande partie les Fumistes Fusilleurs Indépendants » et les FTP « ou Francs Tireurs Partisans devenus en

²⁸ *Agenda* 1942, 9 septembre.

²⁹ *Agenda* 1942, 12 et 15 septembre.

³⁰ *La Montagne* est un quotidien régional, qui paraît dans l'Allier où est située la maison de campagne de Victor Guillermin. Cet article, conservé par M. Brouchon, ne porte pas de date exacte. Il est paru peu après les obsèques de Victor Guillermin, décédé le 6 mars 1970.

³¹ *Cahier* 6, 3 septembre.

presque totalité sinon en totalité les Fripouilles Terroristes Pillards »³² et tout spécialement envers le « Colonel Fabien, grand homme d'un groupe de FFI-gangsters »³³, ainsi décrit « Polonais qui vole, pille et terrorise les populations au milieu desquelles il circule. Sa maîtresse est lieutenant à son régime ! On voit décidément des choses ineffables. »³⁴

Même s'il est difficile d'en évaluer l'importance, Victor Guillermin semble donc bien avoir eu une activité résistante, ce qui permet de mieux cerner son intransigeance face aux compromissions de certains avec les autorités allemandes. Bien plus, ce rapide portrait de Guillermin permet de mieux comprendre et de mettre en perspective leur riche contenu concernant la société de la Chiers, mais aussi le milieu de la sidérurgie lorraine sous l'Occupation

Un regard sur la sidérurgie lorraine et son patronat sous l'Occupation

La position sociale et professionnelle de Victor Guillermin permet à ses carnets de contribuer non seulement à une histoire culturelle, ou des sensibilités, comme d'autres témoignages ou journaux intimes, mais aussi à une histoire sociale de la sidérurgie lorraine. Ses carnets permettent en quelque sorte d'entrer dans l'intimité du cercle dirigeant de la sidérurgie lorraine, l'intimité des maîtres de forge que, par définition, peu de sources permettent de saisir, en particulier pendant des périodes troubles comme celle de l'Occupation³⁵.

Tout d'abord, il convient de noter la situation spécifique de la sidérurgie longovicienne sous l'Occupation. D'une part, la sidérurgie est une industrie de première importance en période de guerre et les occupants tenaient de ce fait logiquement à la contrôler. D'autre part, la situation géographique de Longwy en « zone interdite de l'Est » et plus précisément en zone OCLA³⁶ accentue encore l'intérêt des Allemands pour cette industrie. En effet, le régime OCLA laisse aux sociétés françaises la propriété des usines, leur gestion et leur direction mais les programmes de production sont fixés par les autorités allemandes, qui finalement, en particulier après 1942, assurent de plus en plus la direction des usines.

³² *Agenda* 1944, 17 octobre.

³³ *Agenda* 1945, 2 janvier.

³⁴ *Agenda* 1944, 23 octobre.

³⁵ Toutefois, les carnets de François de Wendel ont été utilisés par Jean-Noël Jeanneney, *François de Wendel en République : l'argent et le pouvoir, 1914-1940*, Paris, Seuil, 1976 et par Philippe Mioche, *La Sidérurgie et l'État en France des années quarante aux années soixante*, thèse pour le doctorat d'État, 1992. Voir également les témoignages de Charles Rist, *Une saison gâtée. Journal de la guerre et de l'Occupation, 1939-1945*, édition critique par Jean-Noël Jeanneney, Paris, Fayard, 1983 et Roger Martin, *Patron de droit divin*, Paris, Gallimard, 1985.

³⁶ Organisation commerciale des usines de sidérurgiques de Longwy-Ardenne. Cette région dépendait non seulement des organismes de tutelle nationaux comme le CORSID (Comité d'organisation de la sidérurgie), mais aussi d'un organisme de répartition spécifique : l'OCLA.

L'ensemble est sous la direction d'Hermann Röchling, sidérurgiste sarrois aux tendances francophobes marquées. Les carnets de Victor Guillermin permettent donc d'éclairer certains aspects de l'adaptation des dirigeants de la sidérurgie lorraine à une contrainte particulièrement forte. Cela est d'autant plus intéressant que les grands maîtres de Forge français sont représentés dans la région : les Schneider dans la société d'Aubrives-Villerupt et les Wendel dans la société Senelle-Maubeuge, dirigée par le baron Seillière, époux d'une de Wendel. Sur ce dernier, Victor Guillermin se montre particulièrement critique : « À Senelle le directeur général est Seillière, qui est ignorant en métallurgie, qui ne comprend rien à la psychologie ouvrière, mais est gendre de Wendel. »³⁷

L'apport des carnets n'est d'ailleurs pas seulement local puisque certaines personnalités longoviciennes ont une dimension nationale à l'instar de Jean Bichelonne, directeur de Senelle en 1938, dont les séjours dans la région sont l'occasion de mondanités décrites par Victor Guillermin. Enfin, Eugène Roy, des Acières de Longwy est choisi par Jean Bichelonne, en accord avec les Allemands en 1940 pour faire partie du CORSID et il en devient le vice-président délégué général avec pour mission de « centralise[r] les discussions délicates avec l'Occupant »³⁸. C'est peut-être ce qui lui vaut d'être souvent l'objet de la vindicte de Victor Guillermin qui lui reproche une trop grande proximité avec les Allemands et le surnomme à plusieurs reprises « le Führer de la sidérurgie française en général et de la sidérurgie de la région de Longwy en particulier ». Il est vrai qu'il est régulièrement mandaté pour négocier avec Röchling parce que sa société a depuis de longue date des liens industriels avec celle du délégué allemand³⁹. De là à en conclure que sa position est ambiguë, il n'y a qu'un pas que semble franchir Victor Guillermin. Cependant, l'historiographie de la sidérurgie lui reconnaît un rôle dans la Résistance qu'il a su faire valoir après-guerre. Précisons toutefois que Victor Guillermin se fait moins virulent à la fin de la période et qualifie même d'« écœurant »⁴⁰ un article publié contre lui.

À travers le regard intransigeant et critique de Victor Guillermin, il est donc possible d'approcher le cercle dirigeant de la sidérurgie lorraine. Néanmoins le point de vue de Victor Guillermin demande à être confronté à d'autres sources et travaux pour être réellement utilisable. Afin d'explorer une question aussi complexe que celle de la collaboration du patronat, il est nécessaire de mener une étude précise sur le fonctionnement de cette société sous l'Occupation. Or, et c'est là une des richesses de ce témoignage, la teneur des écrits de Victor Guillermin permet de les utiliser, avec les précautions nécessaires, comme un support pour l'histoire de son entreprise, les Hauts-Fourneaux de la Chiers.

³⁷ *Agenda* 1945, 27 juin.

³⁸ Philippe Mioche, « Les entreprises sidérurgiques sous l'Occupation », *Histoire, Économie et Société*, n° spécial 3^e trimestre 1992, p. 403.

³⁹ Claude Prêcheur, *La Lorraine sidérurgique*, Paris, SABRI, 1959, p. 263.

⁴⁰ *Agenda* 1945, 6 novembre.

Un support pour l'histoire d'une entreprise face à la contrainte : les Hauts-Fourneaux de la Chiers

Confronté à d'autres sources, le témoignage de Victor Guillermin semble en effet pouvoir contribuer à une histoire économique de la société des Hauts Fourneaux de la Chiers. Même si elle peut paraître étonnante, l'utilisation d'un témoignage permet d'enrichir une analyse plus traditionnelle fondée sur l'étude des archives propres de l'entreprise, dont on sait bien qu'elles sont souvent conservées de façon lacunaire et qu'elles ne permettent pas de saisir toute la réalité de la vie d'une entreprise. Ainsi, les carnets de Victor Guillermin ont-ils été confrontés avec les archives émanant directement de la société de la Chiers, conservées aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle à Nancy et au Centre des archives du monde du travail (CAMT) à Roubaix, afin d'approfondir l'étude de cette entreprise. La société des Hauts-Fourneaux de la Chiers est au nombre des rares usines que les Allemands, par le jeu de la répartition, laissent fonctionner, ce qui en fait a posteriori un objet d'étude particulièrement intéressant. Classée dans la catégorie des S-Betriebe et mise sous la tutelle de la société Röchling, la Chiers a été soumise à une importante contrainte et a été constamment surveillée⁴¹. En apparence donc, la marge de manœuvre des dirigeants de la Chiers était très faible. Cependant, l'étude des carnets de Victor Guillermin permet de cerner avec plus de précision de quels espaces de liberté pouvaient bénéficier les entreprises et quelles pouvaient être les relations informelles entre les occupants et les dirigeants d'une entreprise sidérurgique.

Tout d'abord, les écrits de Victor Guillermin permettent de souligner la diversité des attitudes au sein d'une même société. À la Chiers, alors qu'un directeur d'usine manifeste ostensiblement sa germanophilie, par exemple en offrant en octobre 1942 « des fleurs à Röchling » et au même en janvier 1943 « une superbe boîte de dragées »⁴², d'autres à en croire Victor Guillermin tentent de freiner la production. Surtout, les écrits de Victor Guillermin indiquent que parfois la discussion était possible, principalement il est vrai pour ce qui concerne la marche de l'entreprise. Par exemple, les cadres de la Chiers parviennent parfois à récupérer leur personnel prisonnier de guerre ou arrêté par la Gestapo ou bien encore à limiter le départ de main-d'œuvre pour l'Allemagne⁴³.

Pour mettre en évidence l'apport des carnets de Victor Guillermin dans l'étude d'espaces de liberté invisibles dans les sources plus institutionnelles, il est possible de développer ici, à titre d'exemple, la question du marché noir avec, ou à l'insu, des Allemands. Plus précisément, à l'échelle d'une entreprise comme la Chiers, ce type de transactions relève en fait de deux réalités distinctes : le trafic clandestin de marchandises agro-alimentaires et celui de produits sidérurgiques.

Pour le premier type, si on en croit Victor Guillermin qui s'approvisionne lui-même au marché noir et note régulièrement et avec une grande précision les prix pratiqués,

⁴¹ Nous n'entrons pas ici dans le détail de l'analyse de la société des Hauts-Fourneaux de la Chiers sous l'Occupation.

⁴² *Agenda* 1942, 28 octobre et *Agenda* 1943, 31 janvier.

⁴³ *Cahier* sur l'entreprise, 11 janvier 1941, *Agenda* 1942, 7 mai et *Agenda* 1943, 1^{er} juin.

les dirigeants belges de la Chiers sont « considérés comme les rois du marché noir, de la fraude et des “combines” »⁴⁴, réputation qu’il explique ainsi : en monopolisant les fonctions de ravitaillement, les dirigeants belges de la Chiers peuvent faire du marché noir mais surtout : « les Belges auront beau jeu plus tard pour prétendre qu’ils ont sauvé le Capitole et que c’est grâce à eux que la population française a été nourrie à Longwy ! »⁴⁵ En la matière, la Chiers semble avoir plutôt mauvaise presse : ses responsables seraient connus pour être les « rois du marché noir »⁴⁶ et la société elle-même « a en ville la réputation d’un antre d’Ali Baba où l’on trafique au maximum sur le marché noir »⁴⁷. Difficile de dire si cette réputation était fondée ou non, mais il est sûr qu’à la Chiers le marché noir ne se limite pas aux produits de première nécessité et concerne aussi les produits sidérurgiques.

Sur ce second type de transactions clandestines, les écrits de Victor Guillermin ne sont réellement explicites qu’à partir de l’été 1943. Mis à part les trafics de monnaie-matières⁴⁸, il existe un trafic clandestin de produits sidérurgiques. Malgré une justification officielle, qui peut paraître surprenante : la récolte d’argent pour le secours du personnel⁴⁹, il semble clair que les motivations des trafiquants ne s’arrêtent pas à ces bonnes intentions et qu’ils en tirent profit. Victor Guillermin décrit ainsi les mécanismes du système :

« La méthode est la suivante : des produits fabriqués aux trains continus sont vendus hors marché régulier à des tiers au prix de la taxe. Ces produits ne sont pas comptabilisés par la société, ils ne laissent aucune trace en comptabilité - matières grâce à des artifices idoines. Le produit de la vente est payé de la main à la main par l’acheteur ; ce produit sert à alimenter les “œuvres du personnel” : soupe..., et à acheter au marché noir des denrées d’alimentation diverses cédées au personnel. Les achats et les ventes se font toutes au prix de la taxe. »⁵⁰

L’importance de ce trafic est telle qu’il est décidé d’en assurer la comptabilité à partir de 1^{er} mai 1944, chose curieuse pour une activité clandestine⁵¹. Soulignons que même si les intentions premières des trafiquants se présentent comme honorables, prendre part à ce trafic ne relève pas de l’acte de Résistance. L’objectif n’est pas de réduire les livraisons aux Allemands, mais de faire des affaires et Victor Guillermin précise la destination de certaines de ces ventes hors marché régulier, à savoir le fameux Mur de l’Atlantique :

« À remarquer encore que sur ce total il fut expédié 430 [tonnes] directement aux Allemands à Calais, Dunkerque, Bruges, Heyst. Pas de lettres de voiture : c’est le

⁴⁴ *Agenda* 1944, 16 janvier.

⁴⁵ *Agenda* 1942, 31 août.

⁴⁶ *Agenda* 1942, 31 août par exemple.

⁴⁷ *Agenda* 1942, 14 mars.

⁴⁸ *Agenda* 1943, 30 août.

⁴⁹ *Agenda* 1944, 28 mars et 3 avril.

⁵⁰ *Agenda* 1944, 3 avril.

⁵¹ *Agenda* 1944, 3 avril.

représentant local allemand qui faisait lui-même les envois. Il s'agissait de ronds, donc du matériel destiné aux fortifications de l'*Atlantikwall* selon toute probabilité. »⁵²

Ce marché noir avec les autorités allemandes n'était d'ailleurs pas chose rare et tout un système d'officines et d'intermédiaires était en place pour acheter les stocks cachés⁵³.

Si ce simple exemple ne suffit pas pour tirer des conclusions sur la vie de la Chiers sous l'Occupation⁵⁴, il atteste en revanche de la richesse des informations disponibles dans les écrits de Victor Guillermin et voudrait montrer comment un témoignage peut contribuer à une histoire économique des entreprises.

À travers l'étude des écrits de Victor Guillermin à deux périodes de sa vie mais aussi et surtout lors des deux conflits mondiaux du XX^e siècle, apparaissent la richesse et la pertinence du témoignage comme matériau historique.

Évidemment, le regard de Victor Guillermin est singulier et l'étude de ses écrits doit se faire avec prudence, en veillant toujours à comparer et recouper les éléments du témoignage avec les autres sources disponibles. Toutefois, ces précautions prises, l'apport de ce type de sources n'est absolument pas négligeable. D'abord, le témoignage permet d'appréhender des aspects qui ne laissent peu ou pas de traces dans les archives institutionnelles, à l'instar de la réalité du champ de bataille ou du marché noir. Ensuite, ce matériau historique permet de saisir au plus près le vécu, le ressenti ou encore l'expérience concrète des acteurs. Comment sans recourir aux témoignages écrits ou oraux saisir la violence, l'angoisse, le froid, la blessure ou la maladie des hommes sur le front ? Comment comprendre la complexité des attitudes et des opinions des contemporains de Vichy ?

Même si l'utilisation ne va pas sans risque, il apporte, à n'en pas douter, au travail de l'historien, la sève que trop peu d'archives contiennent.

⁵² *Agenda* 1944, 1^{er} septembre.

⁵³ Dans le *Cahier sur l'entreprise*, Victor Guillermin évoque des « stocks camouflés », 5 octobre 1944.

⁵⁴ Voir à ce sujet Anne Thomazeau, *Un ingénieur français et son entreprise : les Hauts-Fourneaux de la Chiers pendant la Seconde Guerre Mondiale*, maîtrise d'histoire, sous la direction de Michel Lescure, Paris X Nanterre, 2001.